

Jean-Pierre RICHARD – *Shakespeare pornographe. Un théâtre à double fond*, Paris, Éditions Rue d’Ulm, 2019, 244 pages.

L’on ne peut qu’apprécier pareil ouvrage qui, disons-le d’emblée, a forcément quelque chose d’un peu iconoclaste, mais dont on ne peut qu’apprécier l’ingéniosité des remarques et des découvertes.

À la suite d’Eric Partridge et de son célèbre *Shakespeare’s Bawdy* (1947) et surtout de Frankie R. Rubinstein, auteure de *A Dictionary of Sexual Puns and their Significance* (1984), qui font figures de pionniers en la matière, Jean-Pierre Richard, parcourant avec malice l’ensemble de l’œuvre dramatique de Shakespeare, entreprend de passer au crible les principaux passages du barde de Stratford susceptibles de se prêter à « une double entente saturée d’obscénité ». Il met ainsi en évidence le côté salace ou grivois, voire licencieux jusqu’à l’indécence, du langage et même de certaines situations dramatiques rencontrés au hasard d’une lecture « orientée » du texte shakespearien.

Peut-être le souci constant qu’a l’auteur d’éclairer les moindres passages du texte – y compris parfois ceux qui paraissent les plus anodins – à la lumière de certaines positions de principe adoptées avec audace et résolument mises en œuvre le conduit-il à se livrer à des interprétations parfois quelque peu systématiques. Il n’en demeure pas moins, cependant, que la lecture de ce livre rend incontestablement intelligibles des passages apparemment anodins ou anecdotiques – et souvent obscurs – du texte shakespearien et, du même coup, elle rend le lecteur intelligent là où il semblait ne pas être en mesure d’y voir assez clair.

Je ne peux, pris d’un véritable élan d’enthousiasme devant tant de clairvoyantes analyses et d’ingénieuses réévaluations du texte – et en dépit du risque de voir un peu trop les choses par un seul bout de la lorgnette (risque que peut nous faire courir cette lecture obstinément malicieuse à laquelle nous convie l’auteur) –, que recommander cet ouvrage impertinent, certes, mais ô combien stimulant.

Maurice ABITEBOUL

Jean-François SENÉ, *De l’œuvre de Shakespeare et de La Tragique Histoire d’Hamlet, prince de Danemark, Essai d’analyse politique*, Paris, L’Harmattan, 2019, 236 pages.

Notre collègue, Jean-François Sené, professeur honoraire et traducteur littéraire (notamment, aux éditions Gallimard, de l’œuvre de Robert Darnton, historien américain spécialiste de l’histoire du livre sous l’Ancien Régime), nous propose ici un passionnant ouvrage, essai d’analyse politique intitulé *De l’œuvre de Shakespeare et de “La tragique Histoire d’Hamlet, Prince de Danemark”*.

Après une préface d’Henri Suhamy – qui, évoquant « la fascination pérenne » que ne manque pas d’exercer le personnage d’Hamlet, prend soin de définir la problématique centrale du livre –, Jean-François Sené aborde son étude en retraçant, au cours des deux premiers chapitres, « le contexte historique et culturel de l’œuvre de Shakespeare » (ch. I) puis « la fin de la Renaissance en Europe et la Réforme luthérienne » (ch. II). Les deux chapitres suivants sont consacrés, plus

précisément, au rôle que joue le contexte historique dans la composition (ch. III) ainsi que dans l'intrigue (ch. IV) d'*Hamlet*. Puis il examine plusieurs questions que fait naître la pièce, notamment, à travers la position d'Hamlet, étudiant à Wittenberg, « l'ordre ancien du monde et de la société » (ch. V) ; puis, à travers les interprétations auxquelles a pu donner lieu la présence du spectre, « la culture savante et la culture populaire » du temps (ch. VI). Mais les questions cruciales que soulève le livre sont celles de l'autorité et des « formes et [de l']exercice » du pouvoir (ch. VII) et cela conduit inéluctablement à l'examen des rapports entre « Hamlet et *Le Prince de Machiavel* » (ch. VIII) – ce qui, dans cette perspective, permet de considérer Hamlet comme « le prince imparfait ». Lors du dénouement de la pièce sont évoqués « le bal des revenants » et « le duel et les jeux de la fortune » (ch. IX). Le dernier chapitre, qui examine « la question de la succession » (ch. X), éclaire particulièrement le personnage de « Fortinbras, l'anti-Hamlet ». Dans l'Épilogue, enfin, Jean-François Sené, rapprochant *Hamlet* de *Macbeth*, du *Roi Lear* et de *La Tempête*, mais aussi de *Mesure pour mesure* (pièce où « il est question de justice et d'application de la loi »), montre comment le génie de Shakespeare trouve, au travers de l'ensemble de son théâtre, à s'exprimer non pas de manière répétitive mais en jouant sur des « variations parfois inattendues de thèmes identiques ».

Une bibliographie et un index complètent utilement ce travail. On ne peut donc qu'apprécier une telle étude, dont l'argumentation est clairement exposée et que nourrit une réflexion pertinente sur l'œuvre de Shakespeare. Nous nous plaignons à souligner l'intérêt constant qu'elle suscite et ne doutons pas qu'elle intéressera, voire passionnera, nombre de spécialistes de la période élisabéthaine aussi bien qu'un plus large public de lecteurs amateurs de théâtre.

Maurice ABITEBOUL

Quelques publications récentes de nos rédacteurs :

Jean-Pierre MOUCHON, *Maurice Renaud. Le Protée de l'art lyrique*, Saint-Denis, Édilivre, 2018, (vol. I, 320 pages ; vol. II, 282 pages).

On connaît Jean-Pierre Mouchon, auteur de tant d'ouvrages relevant du domaine italien aussi bien que du domaine anglais et à qui l'on doit de précieux outils pédagogiques (en littérature, traduction et autres). Il est également l'auteur d'ouvrages relevant du domaine de l'éducation comme, par exemple, son magistral *Dictionnaire bio-bibliographique des anglicistes et assimilés* (2010 ; puis 2018).

Mais il est aussi l'auteur prolifique d'ouvrages consacrés à l'art lyrique, nous offrant aujourd'hui, une fois de plus, le fruit d'une impressionnante recherche : après d'importantes études consacrées notamment à la basse Marcel Journet (2015), aux ténors Léonce Escalaïs (2014), Enrico Caruso (2015) et Charles Rousselière (2017) – toutes publiées chez Édilivre –, voici donc une étude, présentée en deux tomes, denses et volumineux, qui a pour objet, cette fois-ci, le prestigieux baryton Maurice Renaud (1861-1933).

Le premier volume retrace la vie et la carrière de ce « Protée de l'art lyrique » (comme le souligne à raison le sous-titre de l'ouvrage). Il nous le montre faisant ses premiers pas dans la carrière selon un itinéraire qui le mène de Bordeaux, sa ville natale, qu'il quitte vers 1882, à Bruxelles, où il fait ses premières armes et conquiert une certaine notoriété, dès 1884, à l'Opéra royal de la Monnaie. Puis sont évoquées ses premières prestations à l'Opéra-Comique et à l'Opéra de Paris, ville où il s'installe dès 1890, et sont passées en revue ses premières tournées à l'étranger (Angleterre, Égypte, Allemagne). Maurice Renaud, entre 1901 et 1906, se partage entre Paris – où il effectue ses premiers enregistrements (gravures sur cylindres et sur disques acoustiques) –, Londres et Milan, interprétant les grands rôles du répertoire. Il se consacre, entre 1907 et 1912, à de nombreuses tournées, tant aux États-Unis qu'à Monte-Carlo ou en Angleterre. Dans les années de guerre, il se comporte avec bravoure puis reprend le cours de sa carrière – parvenant à une gloire artistique méritée – à laquelle il met un terme en 1921, après avoir fait ses adieux, à l'Opéra de Monte-Carlo, dans *La Damnation de Faust*. Sont évoquées, enfin, les dernières années du « chanteur devenu patriarche » (1923-1933).

Au terme de cette étude, richement documentée, très fouillée et menée avec une grande minutie, Jean-Pierre Mouchon nous donne la clé de ce sous-titre, *Protée de l'art lyrique* : Maurice Renaud disposait, en effet, d'un vaste répertoire « allant de l'opérette et de l'opéra bouffe (Offenbach, Lecoq) à l'opéra wagnérien (*Le Vaisseau Fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*), en passant par le grand opéra (Meyerbeer, Halévy, Berlioz, Thomas, Reyer), le drame lyrique (Gounod, Bizet, Delibes, Lalo, Massenet, Saint-Saëns) et naturaliste (Bruneau, Charpentier), et par l'opéra italien (Donizetti, Rossini, Verdi) ».

De très nombreux documents d'époque (photos, extraits de journaux français et étrangers, reproductions de lettres, coupures de presse) illustrent avec bonheur cet ouvrage, qui compte plus de 800 notes de bas de page et comporte, pour finir, une « Discographie » très détaillée, un « Répertoire » des œuvres interprétées par Renaud et un « Index des noms de personnes, des titres et des œuvres » – autant d'outils particulièrement utiles. Quant au second volume, avec une « Chronologie » très minutieusement détaillée (220 pages), un portefeuille iconographique comportant la reproduction d'une série de seize photos en pleine page de la collection Garrel, une « Bibliographie » quasiment exhaustive (près de 500 entrées sur 16 pages) et un « Index des noms de personnes, des titres, des œuvres et des lieux », il apporte ce complément d'informations dont ont toujours besoin les chercheurs et les spécialistes et que ne peut qu'apprécier un public curieux.

En résumé, on ne peut que louer la clarté de l'exposé, la richesse de la documentation et la lucidité avec laquelle est évoquée cette carrière exemplaire. Nul doute que l'ouvrage que nous propose ici, avec talent, Jean-Pierre Mouchon – enrichissant ainsi la galerie de portraits de chanteurs lyriques qu'il nous offre depuis quelques années – conduira son lecteur, amateur du *bel canto*, à une connaissance approfondie du ténor Maurice Renaud en même temps qu'il lui procurera un plaisir de lecture certain.

Maurice ABITEBOUL

Michel AROUIMI, *Déconstruire au cinéma*, Paris, Orizons, Coll. « Cinématographies », 2019, 204 pages.

Michel Arouimi est l'auteur prolifique d'une abondante production littéraire et critique. Parmi ses plus récentes publications, il convient de mentionner son dernier *opus* – qui fait partie d'une trilogie sur la création cinématographique. Après *La métaphysique au cinéma*, en effet, (chez le même éditeur, en 2016) et *L'épouvante fondatrice. L'effet miroir des films d'horreur* (aux éditions Camion Blanc, en 2017), il propose aujourd'hui *Déconstruire au cinéma*, ouvrage dense, à la fois nourri de références filmiques précises et s'appuyant sur une documentation parfaitement maîtrisée, et qui offre au lecteur des réflexions, toujours pertinentes, sur « les problèmes qui remettent en cause les fondements de notre société » – comme le souligne très justement la quatrième de couverture.

Les films ici recensés qui, pour la plupart, pourraient s'inscrire dans un genre spécifique, celui des « films d'horreur » – ou, du moins, « de violence » –, ont surtout le mérite, à notre avis, de souligner l'urgence des différentes questions qui interrogent la société contemporaine. Sont en effet soulevés les graves problèmes qui, nous nous en rendons compte désormais et en souffrons de plus en plus, affectent l'humanité au XXI^e siècle : ceux qui relèvent de l'intrusion dans nos vies des nouvelles technologies (*Suite 313, Erasing Eden*), la menace des épidémies (*The Girl with all the Gifts, It comes at night*), les phénomènes migratoires et la peur de l'autre (*Mother!*), la violence et sa ritualisation et l'obsession de la tradition – assortie de ce qui est ici nommé « le crime des renégats » – (*The Ritual*). L'ouvrage se conclut par un bref panorama présentant sept films ayant pour point commun « la famille déconstruite ».

La société contemporaine, plus que jamais, est soumise à des tensions à la limite du supportable et qui engendrent un cycle de violences que rien ne semble pouvoir désormais freiner – sinon arrêter. C'est toute une culture, toute une civilisation qui est ainsi menacée, en danger mortel imminent. Et les horreurs imaginées par l'homme (et qui ne surviennent pas toujours d'une volonté extérieure à lui, comme pourrait l'être la violence aveugle d'un destin impitoyable ou la vengeance qu'exercerait une divinité cruelle innommable) sont prêtes à s'abattre sur lui sans qu'il puisse compter sur le moindre recours : telle est l'horreur extrême que ce cinéma reproduit jusqu'à saturation, jusqu'à écœurement – tant que l'homme ne parvient pas à prendre conscience de son ambivalence : à la fois victime et bourreau, à la fois soumis à une souffrance extrême et artisan de son propre malheur..

On ne peut manquer, à la lecture de cet ouvrage, écrit avec la fébrilité de l'urgence et de l'inquiétude – que le lecteur partage intensément parfois –, d'évoquer l'ombre tutélaire de René Girard, dont *La Violence et le Sacré*, notamment, semble souvent imprégner ces pages.

Maurice ABITEBOUL

Maurice Abiteboul, *Ce minuscule printemps qui ne sera qu'une fois* (Kindle Direct Publishing, 2019, 170 pages).

Maurice Abiteboul est déjà l'auteur de plusieurs recueils de poésies dans lesquels les thèmes du temps (*Traces*, 2012; *Itinéraire bis. De naguère à bientôt*, 2012 ; *Le Temps des solitudes remarquables*, 2013 ; *Le Temps des solitudes ordinaires* et *Le Temps de toutes les solitudes*, 2014 ; *Dans les sillons du temps*, 2017) et du silence, non seulement des bibliothèques et des déserts, mais aussi celui qui prélude « aux fêtes du désir » (*Le Livre du silence*, 2015) reviennent comme un leitmotiv. Dans ces recueils nous ne trouvons aucune angoisse existentielle ; cependant la question légitime de savoir où nous allons se pose (« Nul ne sait / où mèneront nos pas, / en quelle contrée inconnue se reconnaîtront nos cœurs » (*L'Humeur vagabonde, entre silence et promesse*, 2015) « où va la vie qui va ? » (*Traces*). Maurice Abiteboul, rationaliste, se persuade que, malgré notre finitude, « toute absence est présente » (*Traces*).

Dans ce nouveau recueil, il nous offre des poèmes de jeunesse rassemblés sous les titres suivants : « À cœur et à cri (C'était hier) » ; « L'ère successive (Poème d'un octobre) » ; « Lointaine est l'autre rive (Comme un rivage offert) » qui couvrent la période qui s'étend de novembre 1956 à janvier 1961, entre des études supérieures à la faculté des Lettres d'Aix-en-Provence et des débuts comme professeur d'anglais évoqués dans *Dernières nouvelles du paradis* (2017). C'est un passé dont la particularité est de s'imposer au présent et de ressurgir avec ses fantômes, fait tout à la fois de joies, d'exaltations, d'espoirs, d'illusions, d'erreurs, de regrets. Déjà le jeune homme, semblable au *vates* des Latins, et qui trouve dans la poésie une catharsis, voire un népenthes (« Poème, ô médecine, ô dose quotidienne et qui libère », *Des variations*, n° 36), et aussi un moyen de mieux se connaître (« Poème, pur moi-même, devenu à mon être essence du connaître », *Ibid.*, n° 28), se demande où il va, ne sachant en vérité quelle route emprunter dans sa recherche d'un bien infini. Au milieu de paysages-états d'âme, l'amour lui apporte un certain bonheur, mais se révèle parfois incertain (« nul ne se permettra d'aimer qui sait ce qu'est l'amour », *Lointaine est l'autre rive*, n°38), douloureux (*Les Instants donnés*, « Plénitude », n° 9) et cruel (« je me suis déchiré et saigne encore / d'avoir alors tenté l'aventure de l'amour », *Testament*). L'impression d'invulnérabilité et d'éternité de la jeunesse cède cependant le pas à une réalité plus sombre dont rendent compte les trois poèmes intitulés « Le dernier mot » (*Lointaine est l'autre rive*, n° 32, n° 33, n° 34), si bien qu'un sentiment de nostalgie, de mélancolie, de tristesse, d'inquiétude, caractéristique du tempérament saturnien (cf. Verlaine), se dégage de ces poèmes dont on goûtera également l'art du choix des mots, la structure musicale des phrases, les images fortes (« La pluie se brise en croix dans les platanes / Et le mistral s'affole en désespoir », *La mort d'un rêve et d'un empire*, n° 3 ; « L'étrave des regrets fend la vie / en multiples regrets d'écume », *Testament et bilan d'un jour d'été*, n° 3), les effets stylistiques, la variété des strophes (sonnets, poèmes en vers libres et rimés ou encore en prose) et les réminiscences littéraires discrètes qui sont autant de clins d'œil au lecteur cultivé (Baudelaire, Verlaine, Valéry).

Jean-Pierre MOUCHON